

Milena Agus : « Dans mes livres, les perdants gagnent »
Publié le 25/03/2018 à 13:29 | Le Point.fr

Nous sommes entre la Sorbonne et le Collège de France, au siège des éditions Liana Levi. L'éditrice et son auteure sarde, venue de Cagliari pour la sortie en France de son nouveau roman *Terres promises*, affichent une longue complicité. Liana Lévi, qui est aussi italienne, endosse le rôle de traductrice durant la conversation qui s'ouvre dans son bureau : « Un lieu splendide pour moi », s'exclame Milena Agus, se remémorant sa première rencontre avec son éditrice en France, qui a donné un tour spectaculaire et merveilleux à son parcours littéraire : « Mal de pierres, mon deuxième livre, allait paraître en septembre en Italie, et mon éditrice italienne m'a prévenue qu'un éditeur français s'y intéressait. J'ai connu Liana, ici, fin juin 2006, sur cette chaise, avec mon fils, Alberto. Il habitait alors sur la rive droite, à Paris où il a passé sept ans au conservatoire de musique. »

Mal de pierres paraît en français en janvier 2007. Et c'est l'émeute ! Un succès que n'avait pas connu le livre en Italie. Ses lecteurs français sont donc à l'origine de ventes complètement inattendues à l'international, et la France est aussi le pays d'où naîtra l'adaptation cinématographique, par Nicole Garcia. Dix ans plus tard, Milena Agus croit pouvoir s'expliquer cet accueil spécifiquement français, et quand elle le raconte, c'est déjà une scène sortie d'un de ses romans, tant elle a ce talent de conter, posant la voix, et de capturer son auditoire. Son éditrice, ici et là, intervenant pour contextualiser son propos.

« Un soir, à Cagliari, j'ai vu un film français intitulé *Les Souvenirs* [de Jean-Paul Rouve avec Michel Blanc et Annie Cordy dans le rôle de la grand-mère échappée de la maison de retraite avec son petit-fils, NDLR] c'était en plein air, [Liana Lévy précise : « L'été en Italie, on se met au frais dans un cinéma, et puis à la sortie, on se voit, on échange, on parle »] et après, les gens sont venus vers moi : On croirait que cette femme sort d'un de tes livres ! Alors j'ai cru comprendre que ce qui plaît aux Français n'est pas tant le rire que le sourire. Et la légèreté avec laquelle on peut raconter les choses les plus pesantes de la vie, c'est une caractéristique qu'on ne trouve pas tant chez les Allemands, les Espagnols ou des Anglais, sans doute un peu plus chez les Italiens, oui. »

Milena Agus continue de se vendre mieux en France qu'ailleurs précise son éditrice, en ce printemps où fleurit en librairie *Terres promises*, son septième roman, ensoleillé de la vitalité fabuleuse de son personnage principal, Felicita, celle qui dit « des choses si dramatiques de manière si comique ». C'est le grand talent de l'écrivain. Son nouveau livre brasse

l'histoire de son île en embrassant les destins singuliers de ses compatriotes. Professeur d'italien et d'histoire au lycée, Milena Agus, depuis toujours, a aimé connaître l'Histoire et les histoires des autres, dont elle nourrit les siennes.

« Je suis curiosissima de toutes les histoires, générale, locale, et des personnes, si je pouvais j'apprendrais tout tant j'adore l'Histoire ; j'ai pendant des années participé à un séminaire de travail d'historiens. Cela remonte à l'enfance. J'étais une petite fille sage. Mais je harcelais les gens de questions. » (« Elle n'a pas changé », sourit son editrice).

« J'ai grandi à Milan, poursuit Milena Agus, mais je devais pour des raisons de santé me rendre au bord de la mer et séjourner chez des personnes âgées à Gênes. Je leur posais sans arrêt des questions sur leur passé, je voulais les connaître, le seul moment présent ne me suffisait pas. Tout ce qui concerne la bourgade familiale de Sanluri et plus généralement la Sardaigne, c'est à ma mère que je le dois car elle m'en racontait tout. Et pour en savoir plus, je demandais à mes tantes, et à toute la famille, de tout me dire sur nos origines. »

C'est forte de ce patrimoine réel et légendaire qu'écrit Milena Agus. Chaque matin, elle se lève « avec les poules » à quatre heures, et s'endort de même, en s'octroyant une sieste l'après-midi. L'écriture commence dans ce silence, avant d'aller au lycée, et se poursuit à tout moment : « J'écris toute la journée, un carnet dans mon sac, ne pas écrire me rend nerveuse. »

Tout particulièrement dans ce dernier roman, on croit approcher de plus près cette femme étonnante, qui comme son héroïne, a grandi fille unique, en a beaucoup souffert, avant de s'inventer une famille avec des amies dans la même solitude : « Nous sommes devenues des sœurs, et les maris, nous les appelons beaux-frères. » L'œil se met à pétiller, on a l'impression d'entrer dans le cercle de ses inspiratrices bien vivantes, celles qui sont remerciées dans les premières pages de *Terres promises*. À commencer par la cousine Sandra, dont la joie inextinguible malgré le cancer dont elle était atteinte, est à l'origine de ce livre. Il y a aussi Marinella, Laura, Luisa... « Moi je ris avec plaisir, mais je n'ai pas de répartie, et Laura, par exemple, a vraiment cette qualité, je lui rends grâce car je note tous ses traits d'esprit et les mets dans mes livres. »

Et de citer aussi Marinella son amie sœur, la Noemi de La Comtesse de Ricotta : « On s'est un peu fâchées car elle me reprochait de lui faire jouer toujours le rôle de l'acariâtre [Liana Lévi ajoute que, dans leur amitié, Marinella n'est pas d'accord avec le côté « trop gentil » de Milena]. Dans *Terres promises*, comme dans ses précédents livres, la romancière

installe quelques personnages de femmes absolument odieuses, dont la grand-mère de Felicita, mais aussi celle qui devient sa logeuse, Mariana. Et qui n'a rien à voir avec l'amie sœur, qu'on ne se méprenne pas !

La littérature rachète la réalité

« Mon amie Marinella est agressive, mais vitale, lumineuse, généreuse. Alors que Mariana, je ne peux pas dire qui elle est [Milena se penche alors au-dessus du bureau pour chuchoter le nom du modèle à l'oreille de son editrice], mais c'est le genre de personne que je voudrais pouvoir cogner contre un mur, confie l'écrivaine qui, plus tôt, vous disait qu'elle était non-violente, et n'avait pu embrasser l'idéal communiste de son enfance par impossibilité de prendre part à des révolutions violentes. Tout s'explique : C'est la chance que j'ai de pouvoir écrire, car je me défoule de ce qui aurait pu très mal se terminer elle [ce genre de femmes, NDLR] dans la vraie vie. Je ne peux pas supporter l'avarice des sentiments, les êtres qui ne sont jamais capables d'un acte de générosité, mama mia que cosa irritante... » Dans *Terres promises*, la logeuse infernale sera pourtant sauvée : « Imaginer que Mariana peut se racheter, c'est ce que j'ai inventé comme moyen pour me réconcilier, avec moi-même, et non pas avec cette personne. »

Et c'est ainsi que la littérature, pour Milena Agus, vient toujours racheter la réalité. C'est le triomphe des « béats-optimistes », quasiment la vengeance de la bonté, sans que niaiserie s'en suive, grâce à l'humour. « Le fait est que les choses que je raconte dans mes livres, je ne les vois pas arriver réellement, or, ce serait plus beau qu'elles arrivent ! Cela dit, il n'y a jamais de happy end non plus... Mais je dois convenir que dans la réalité les perdants perdent, et que dans mes livres ce sont eux qui l'emportent et qui gagnent. Et même s'inventent des histoires, comme moi, ce qui permet d'introduire comme dans *Mal de pierres* le roman dans le roman. »

Sa fiction comme réparation a des allures de conte, de fable, mais est surtout emportée par la liberté dans la fantaisie qui réjouit encore une fois le lecteur alors que le sujet de *Terres promises* n'est pas d'une folle gaieté. Et reflète une actualité tragique.

« Interdits aux chiens et aux Italiens »

« Des générations d'Italiens du Sud ont fui leur région natale, la Sardaigne, la Sicile, la Calabre quasiment tout ce qui situait au sud de Rome. Pour en fuir la misère, explique alors Liana Levi. Ce sont eux qui ont nourri l'immigration vers les États-Unis au XIXe, puis dans les années 1945-1950, au début du boom économique, au nord de l'Italie, pour trouver du travail dans le triangle industriel Milan-Gênes-Turin, et

habiter des appartements misérables. C'est ce que nous voyons aujourd'hui dans ce même pays avec les migrants, et cela explique aussi que, jusqu'aux dernières élections, les Italiens aient montré d'une relative tolérance. »

« Vous savez autrefois, en Suisse il y avait des panneaux interdits aux chiens et aux Italiens, poursuit Milena Agus, la terre promise fut aussi le rêve des Italiens pauvres du Sud, rêve brisé, comme sur la couverture de mon livre un bateau tel le Titanic qui brise en deux les terres promises. On les appelait les terroni, ceux qui vivaient avec des poules sur leur balcon. Ils ont en quelque sorte obtenu leurs lettres de noblesse auprès des gens du Nord avec l'arrivée des migrants étrangers sur nos côtes... »

Que dit la romancière à ceux qui aujourd'hui fuient leur pays pour trouver mieux ? « Qu'ils font bien, évidemment, et qu'ils ont raison de chercher la terre promise. Mais après, que trouvent-ils ? Une collection de rêves brisés. »

« Je déteste voyager »

Sa terre, Milena Agus l'a trouvée en Sardaigne, qu'elle n'a jamais considérée comme un « trou maudit », contrairement à la mère de son héroïne, ni voulu la fuir, puisqu'elle ne la découvre qu'à l'âge de dix ans, et supporte mal de s'en séparer depuis. « Je déteste voyager. Si je pouvais, je resterais toujours à la maison, je souffre en la quittant, d'une sorte de spleen. Je ne voyage que pour mes livres, ou pour retrouver mon fils, Alberto, qui vit aujourd'hui à New York. »

Alberto Pibiri, le pianiste de jazz, son fils unique, apparaît sous les traits de Gregorio, le fils de Felicita. Lui aussi cherche toujours à fuir, en quête d'une terre promise qu'il atteindra par la musique. Détail curieux : il s'en va toujours les lacets de ses chaussures défaits. Alberto est ainsi, confie sa mère intarissable sur les distractions charmantes d'un artiste au tempérament plutôt... distrait. Et il ne s'agit pas cette fois que sa fiction corrige la réalité. Les yeux de l'amour maternel s'en chargent. « Alberto apparaît dans tous mes romans. Liana dit qu'il est comme Hitchcock dans ses films. » On ne dira rien du sourire qui suit.